Document generated on 05/17/2025 4:54 a.m.

Inter
Art actuel

Du forum à l'agora

Jocelyn Robert

Number 116, Winter 2014

Transférer l'expérience

URI: https://id.erudit.org/iderudit/71286ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)
1923-2764 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Robert, J. (2014). Du forum à l'agora. *Inter*, (116), 29–31.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

> École internationale d'été de Percé, Québec.

Du forum à l'agora

JOCELYN ROBERT

SOCRATE : Le dieu Theuth, inventeur de l'écriture, dit au roi d'Égypte : « Voici l'invention qui procurera aux Égyptiens plus de savoir et de mémoire : pour la mémoire et le savoir j'ai trouvé le remède [pharmakon] qu'il faut. » Et le roi répliqua : « Dieu très industrieux, autre est l'homme qui se montre capable d'inventer un art, autre celui qui peut discerner la part de préjudice et celle d'avantage qu'il procure à ses utilisateurs. Père des caractères de l'écriture, tu es en train, par complaisance, de leur attribuer un pouvoir contraire à celui qu'ils ont. Conduisant ceux qui les connaîtront à négliger d'exercer leur mémoire, c'est l'oubli qu'ils introduiront dans leurs âmes : faisant confiance à l'écrit, c'est du dehors en recourant à des signes étrangers, et non du dedans, par leurs ressources propres, qu'ils se ressouviendront ; ce n'est donc pas pour la mémoire mais pour le ressouvenir que tu as trouvé un remède. » PLATON[1]

La présente réflexion sur la transmission de l'expérience artistique est contemporaine à l'érosion de la crédibilité du document imprimé.

Dans le cas de la structure universitaire, cette érosion est un problème important. L'université moderne fonctionne sur trois principes interreliés : la recherche, la publication, l'enseignement. La recherche fournit des connaissances nouvelles qui sont publiées et qui deviennent le matériau de l'enseignement. Ce qui est invisible ici, c'est le rôle omniprésent de la *bibliothèque*. Toute université d'importance possède une bibliothèque équivalente. C'est au cœur de l'ensemble technologique bibliothécaire que les publications, résultats de recherche, sont emmagasinées et servent à la fois aux recherches subséquentes et à l'enseignement. La connaissance nouvelle doit donc, pour faire partie de ce système, être écrite.

L'écrit, après l'investissement de l'éditeur, qu'il soit privé ou institutionnel, devient un capital. C'est ce capital que font fructifier les universités. Comme le dit Richard Martel ailleurs dans ce numéro, autrefois « le savoir était considéré comme possession d'un trésor ». Mais depuis l'avènement de cet autre ensemble technologique appelé Internet, ce trésor fait partie d'une classe particulière de capitaux qui déjoue l'équation *rareté = valeur marchande*, équation typique du système de l'offre et de la demande. En effet, plus l'information circule, plus elle prend de la valeur. Tant qu'il demeure oral, le trésor est bien gardé mais difficile à partager. Quand il devient imprimé, le savoir peut être partagé mais sa circulation est limitée[2], d'où l'intérêt et l'obligation de devenir membre d'une institution. L'institution qui accumule les écrits peut ensuite construire une offre d'enseignement basée sur ces ressources. Mais quand l'écrit devient numérique – et augmente paradoxalement sa valeur comme référence par l'augmentation de sa circulation –, il perd en même temps sa valeur marchande.

Le développement qui s'ensuit est donc, à l'ère numérique, contradictoire. La musique qui circule le plus est la plus populaire et celle qui a – pourrait-on croire – la plus grande valeur marchande. Mais elle n'acquiert cette valeur qu'en n'étant plus possédée, puisque c'est la copie libre qui en assure la circulation maximale. Les textes qui circulent le plus sont ceux qui ont la plus grande valeur de référence, mais aussi ceux qu'on fait circuler au plus grand nombre et qui sont les moins précieux[3].

Quel rapport avec la transmission de l'expérience ? C'est que les écoles – et notamment les universités – sont aux prises avec un problème du même ordre. D'un côté, elles sont dépositaires de connaissances qui sont monnayables, dans la mesure où elles représentent un pouvoir et que ce pouvoir est rare ou exclusif (loi du marché, de la rareté : celle de l'offre et de la demande). Elles pouvaient monnayer ces connaissances tant que ce trésor était enfermé dans un coffre appelé bibliothèque. De l'autre, les réseaux numériques obligent les institutions universitaires à faire circuler les connaissances qu'elles détiennent ou produisent pour qu'elles prennent valeur de référence. En bref, la connaissance écrite devant circuler pour acquérir sa valeur, les grandes universités sont contraintes par les incontournables réseaux numériques[4] de dilapider leur avoir en le faisant circuler.

> Un objet qui se développe faisant fi de la fin. Ça peut être une définition intéressante du savoir[5]. CAROLINE GAGNÉ

Le modèle de l'art / L'art est un champ de connaissance qui a occupé jusqu'ici une position unique et problématique dans le modèle universitaire. Il a ceci de singulier qu'il n'est pas basé sur la transmission de connaissances fixées-fixables dans l'écriture. L'art n'est pas un savoir cumulatif ou, plutôt, n'est pas qu'un savoir cumulatif. Non pas qu'il n'y ait pas transmission de connaissances – outils, techniques, références, réseaux –, mais cette transmission est insuffisante[6]. La transmission de l'art se fait dans l'échange, dans la donnée partagée, dans le réseau furtif de significations qui se crée à même la mise en relation des informations et des expériences individuelles. C'est pourquoi la place de l'art dans le monde universitaire et la validité de la recherche qui y est réalisée sont souvent remises en question : on tente d'évaluer le poids de l'art dans le monde universitaire en soupesant les écrits qu'il produit, ce qui va à l'encontre de sa valeur intrinsèque. Cependant, dans un nouveau monde où la possession de connaissances fixées sur support matériel n'a plus valeur d'échange et où c'est la capacité de renouveler en permanence le discours qui devient le principal capital, on peut supposer que le modèle le plus pertinent, le creuset le plus efficace de la connaissance à l'université, est l'école des arts : c'est là qu'on cultive le regard singulier.

J'enseigne l'art. J'ai aussi étudié la pharmacie et l'architecture. Dans une classe de biologie, il ne s'agit pas de proposer une vision singulière du monde : « Voici comment les enzymes se mettent en fonction », un point c'est tout. Dans un cours de structure, il ne s'agit pas d'inventer une nouvelle mécanique porteuse : « Voici comment calculer les charges vives », et celui ou celle qui est d'un autre avis sera poursuivi en justice en temps et lieux quand les conséquences de son avis divergent seront matérialisées par un effondrement plus ou moins spectaculaire. En sciences, l'unanimité est de mise. Par contre, en art, il suffit que deux artistes aient une même idée pour que ce soit louche[7]. Le modèle artistique est celui qui produit le plus de connaissances uniques de tout le champ de recherche universitaire, ce qui en fait à la fois une exception et un modèle pour le futur.

Et si l'on objecte que c'est une connaissance subjective, il n'y a qu'à se tourner vers le réseau numérique qui est à l'origine du bouleversement en question pour y trouver la possibilité d'une fédération des subjectivités qui sera beaucoup plus riche que l'unanimité fixée sur le papier.

Quelles sont les options qui s'offrent à l'université à l'ère du numérique ? Deux modèles récents permettent d'entrevoir des manières de renouveler le modèle *recherche-publication-enseignement*.

> Groupe de travail, École internationale d'été de Percé, 2011. Photo : Caroline Gagné.

La bibliothèque Prelinger / On trouve à San Francisco, sur la 8e Rue, une bibliothèque privée ouverte au public. Cette bibliothèque a été fondée par Rick et Megan Prelinger en 2004 et c'est, de leur propre aveu, une extension de leur *living room*[8], c'est-à-dire que, même si les deux fondateurs sont des archivistes de formation, la classification de leurs documents est idiosyncratique : elle ne suit pas la norme Dewey mais présente de façon plus ou moins précise les intérêts personnels des fondateurs. Les documents y sont présentés en six rangées principales. Par exemple, la première s'intitule « Local, Regional, Landscape and Land Use ». Elle inclut, entre autres, des documents sur San Francisco, la Californie, l'agriculture, la cartographie et l'extraction des ressources minières[9]. La classification des documents n'est ni aléatoire ni prévisible : elle tient à une préférence personnelle, à un choix. Cette mesure d'imprévisibilité encadrée par un thème général permet au chercheur de ne pas uniquement trouver ce qu'il sait pouvoir trouver, mais plutôt de mettre la main sur ce qu'il cherche sans le savoir. Par exemple, après avoir passé quelques heures dans les rayons de la quatrième rangée, « Media Infrastructure ; Telecom ; Cultural History », je suis tombé sur une section consacrée à la télévision. Les premiers livres que j'y ai trouvés étaient des documents que je reconnaissais aisément : critiques ou manuels techniques. Puis, j'ai mis la main sur un inventaire des émissions de télévision américaines depuis 1946[10]. En ouvrant au hasard les pages, je me suis aperçu que la liste des titres était en elle-même un condensé de tout ce que je pourrais vouloir dire sur le sujet : à la fois sur la platitude du monde télévisuel, son incomparable rapport au banal quotidien, son lien incontournable avec la vie de banlieue, le tout sous la forme d'un poème *ready-made* qui ne demandait qu'à être lu. Je n'aurais jamais cherché un tel document dans une bibliothèque ; c'est la dose *contenue* d'aléatoire présente dans ces rayons qui me l'a fait découvrir.

On pourrait penser que le Web permet une telle *serendipity*. Mais le hasard du Web n'est pas la dérive personnelle, la singularité que les Prelinger injectent dans leur classification. Il ne s'agit pas d'un hasard mais d'une forme, d'un flou calculé. Une recherche sur le Web amène rapidement le chercheur distrait partout, c'est-à-dire nulle part. La bibliothèque Prelinger le fait subtilement dévier de son trajet prévu.

Le forum en ligne : l'exemple de la MIA / Les institutions d'enseignement n'échappent pas à la course à la nouveauté. Alors, évidemment, il faut aujourd'hui enseigner sur tablette électronique, sur Internet ou dans le « nuage ». Aussi, quand j'ai été engagé comme professeur à l'École des arts visuels de l'Université Laval en 2008, un de mes mandats était de participer à la mise sur pied d'un programme

d'arts visuels de niveau maîtrise « enseigné à distance », nommé Maîtrise interdisciplinaire en arts (MIA)[11].

Enseigner les arts à distance, qui plus est au niveau maîtrise, pose des défis dont le premier est d'arriver à convaincre tout le monde qu'une forme d'échange en ligne est capable de remplacer le séminaire traditionnel. Pourtant, il est apparu très rapidement que le forum en ligne offrait des avantages considérables sur la réunion en classe d'étudiants et d'enseignants.

Un des premiers avantages de la conversation sur forum en ligne est que l'intervention est écrite et garantit ainsi une rigueur qui fait souvent défaut dans les échanges verbaux. D'abord parce que les écrits restent, et que les participants apprennent que la position qu'ils ont adoptée sur un sujet viendra vite les rejoindre quelques jours ou semaines plus tard quand le débat aura progressé. Ensuite parce que la conversation n'a pas à suivre un rythme aussi soutenu que l'échange verbal : on peut réfléchir avant de prendre position. Enfin parce que les codes d'autorité qui font qu'un participant plus timide n'ose pas prendre la parole en public sont déjoués par l'écrit et les délais.

Par contre, si le forum en ligne garde des traces dans le temps, il diffère de l'écrit imprimé en ce qu'il n'a pas principalement valeur de référence ; il a plutôt valeur d'expérience. La connaissance qui y est contenue n'a de valeur *que pour qui y participe*. C'est le temps du dialogue qui permet le transfert de connaissance ; c'est l'expérience de l'échange qui permet l'échange d'expérience, et non pas la répétition d'une donnée normalisée par des acteurs et dans des milieux qui n'ont pas participé à son émergence.

> Dans un nouveau monde où la possession de connaissances fixées sur support matériel n'a plus valeur d'échange et où c'est la capacité de renouveler en permanence le discours qui devient le principal capital, on peut supposer que le modèle le plus pertinent, le creuset le plus efficace de la connaissance à l'université, est l'école des arts : c'est là qu'on cultive le regard singulier.

Il n'y a pas ici information, mais relation. C'est un autre type de savoir : c'est quelque chose que je vous dis et que tout le monde peut entendre, mais qui n'a aucune importance si vous n'êtes pas engagé dans la conversation. La connaissance ou le savoir n'est pas une information qui peut être possédée ou léguée, mais une relation changeante, valide dans un certain contexte. Aussi, les échanges sur les forums des cours de la MIA sont pertinents pour ceux qui y participent et d'intérêt variable pour les observateurs extérieurs. Or, si l'université veut offrir une expérience unique, c'est peut-être du côté de l'agora *qualifiée* qu'il faut se tourner.

Conclusion / Inversion intéressante : autrefois, « le savoir était considéré comme possession d'un trésor » ; aujourd'hui, pour survivre, université, auteurs et musiciens diffusent gratuitement leurs informations sur la toile. Pour que le savoir ait de la valeur, il faut qu'il soit partagé, mais l'information ne donne du pouvoir que si on la possède en propre.

Dans le modèle universitaire conventionnel, le savoir transmis par les participants à l'agora doit être standardisé par l'écrit et l'imprimé pour être ensuite partagé avec les absents et créer l'unanimité. Dans le nouveau modèle, ce qui fait la singularité – et la valeur – du savoir est qu'il est le fruit d'une expérience et demeure unique à celui qui l'a vécue. La bibliothèque qui était le coffre-fort de l'université dans lequel était déposé le savoir fixé laisse place à l'expérience unique et au forum en ligne. Au lieu de standardiser et de conserver en un lieu fixe l'information, on rend cette mémoire commune accessible au plus grand nombre et fédère ensuite les positions singulières.

Si Platon nous met en garde contre les effets pervers de la stabilisation matérielle de la mémoire, Michel Serres, lui, en entrevoit les avantages. Non seulement accorde-t-il la naissance de la géométrie à la possibilité de fixer nos mémoires dans l'écrit, mais il rêve des inventions de nos enfants, qui auront vu la mémoire collective devenir instantanément entreposée et disponible par le réseau[12].

Si la mémoire collective devient effectivement universellement accessible, c'est la génération de points de vue uniques à partir de l'information qui deviendra précieuse ; c'est la capacité de renouvellement paradigmatique, l'aptitude à générer de nouvelles formes à partir de données connues, qui sera centrale au développement du savoir. Si cela se vérifie, la méthode artistique pourrait bien devenir la pierre angulaire de la recherche dans l'institution universitaire nouvelle. ◂

Notes

1 Platon, *Phèdre*, 274e-275a ; « Pharmakos » [en ligne], *Wikipédia*, www.fr.wikipedia.org/wiki/Pharmakos.
2 L'auteur réclame alors des droits – dans la mesure où l'œuvre est fixée par l'écriture – et l'ingénieux peut déposer des brevets – description écrite qui termine le processus inventif et confirme le droit de l'inventeur. Ce droit est paradoxal : « Je vous dis mon secret à condition que vous fassiez comme si vous n'aviez rien entendu. »
3 C'est la même chose pour le module élémentaire de l'échange capitaliste : la monnaie. La monnaie-or a été remplacée par la monnaie-papier parce que cette dernière avait moins de valeur, les propriétaires ne voulant pas risquer la circulation du métal précieux. La monnaie-or a perdu sa valeur en même temps que sa circulation. Puis, la monnaie-papier a été elle-même remplacée par la monnaie-plastique pour les mêmes raisons.
4 Pour quelque raison qui tient probablement plus de la psychanalyse que de la logique, on ne peut jamais faire l'économie de l'usage des innovations technologiques. Le fait qu'on ait survécu quelques millénaires sans téléphone portable n'a aujourd'hui aucune importance : on ne peut plus survivre sans l'appareil en question. Suggérer que quelqu'un puisse mener une vie normale *sans* (auto, téléphone, radio, lecteur mp3, grille-pain, etc.) est rapidement lu comme un signe négatif sur la santé mentale du suggérant.
5 Caroline Gagné, conversation privée, 2013.
6 Un peu comme l'apprentissage de la rhétorique qui permet une analyse du discours, mais ne garantit en rien la composition d'un énoncé convaincant.
7 Évidemment, c'est un peu plus compliqué que cela : la science progresse aussi par renouvellement paradigmatique (Kunt) et l'art repose sur un partage de visions communes. L'articulation des relations entre ces deux pôles demanderait un article propre.
8 *Cf.* www.prelingerlibrary.org/.
9 *Cf.* www.prelingerlibrary.org/home/collection/.
10 Tim Brooks et Earle Marsh, *The Complete Directory to Prime Time Network and Cable TV Shows, 1946-Present*, Random House, 1981.
11 *Cf.* www.arv.ulaval.ca/programmes/maitrise-interdisciplinaire-art.html.
12 Conversation privée, 2002.

JOCELYN ROBERT vit à Québec. Il travaille en art audio, art informatique, performance, installation, vidéo, musique et écriture. Il détient un baccalauréat en architecture de l'Université Laval et une maîtrise en arts visuels de Stanford University. Il a réalisé plusieurs performances, a publié plus d'une quinzaine de cds en solo et a présenté de nombreuses expositions aux États-Unis, au Mexique, au Chili, en Australie et en Europe. Ses textes ont été publiés chez Le Quartanier (Montréal), Errant Bodies Press (Los Angeles), Semiotext(e) (New York), ainsi que dans de nombreux catalogues d'événements artistiques, notamment Ars Electronica et Sonambiante (Allemagne). Il a remporté en 2002 le Premier Prix, ex aequo, catégorie Image, de la Transmediale à Berlin. En 1993, il a fondé le centre d'arts audio et électronique Avatar, à Québec. Il a enseigné à Mills College (Oakland, Californie), à l'UQAM (Montréal) et à l'École des arts visuels de l'Université Laval (Québec), où il est directeur depuis mai 2012.